

De l'école de samba à l'école de la foi La mission dans tous ses états

Michel Cuënot, Meudon, le 17 février 2013

sur invitation de Gérard Daucourt pour l'inauguration de la Salle Anne Roy à la Maison de la Parole de Meudon dans son diocèse de Nanterre.

L'invitation à notre rencontre¹ pour faire mémoire d'Anne Roy² a dû paraître à la plupart d'entre vous une façon vraiment originale et peut-être même caricaturale pour découvrir l'héritage qu'une religieuse missionnaire nous a laissé après avoir passé le meilleur de sa vie au Brésil ! Il n'y a rien d'étonnant à entendre parler de l'école de la samba quand on veut initier à la mentalité brésilienne et à la plus fameuse de ses manifestations : "le Carnaval de Rio !" Les images du carnaval qui se diffusent partout et en même temps, dans notre monde devenu un village planétaire virtuel, nous rendent de plus en plus solidaires et nous font rêver, que nous soyons riches ou pauvres. Pendant une semaine les habitants des modernes gratte-ciel désertent leurs appartements bien sécurisés et vont se joindre aux pauvres qui viennent à leur rencontre dans une procession où favelados et miséreux ont revêtu des costumes de Rois et de Reines, de Princes et de Princesses pour vivre quelques jours l'utopie d'un monde où l'oubli, la rigolade, et les débordements de toutes natures, semblent engendrer une contagion de la joie !



Au début des années 1960 un petit évêque, encore inconnu, défie le régime militaire en place au Brésil. Il dénonce à haute voix toutes les injustices et prétend rendre aux pauvres toute leur dignité. Il s'agit de Dom Helder Camara qui parcourt le monde pour réclamer la liberté, le pain pour tous, la vraie démocratie, et l'abolition d'un régime oppresseur et profondément injuste. Il enflamme les foules qui viennent l'écouter et qui se mettent à croire que l'Évangile peut devenir un instrument de libération des petits et des pauvres et une grande lumière qui apportera au monde l'espérance d'une vie différente. C'est d'une révolution planétaire dont il est question, révolution qui mobilisera tout le monde sur le chemin d'une conversion et d'un partage.

Il s'arrête en France et lance un appel particulier à celle qui s'appelle la fille aînée de l'Eglise. "Venez chez nous proclame-t-il, travaillons ensemble, nous partagerons avec vous l'espérance des petits et des pauvres, et vous nous aiderez à acquérir la sagesse de vos saints... Nous sommes en 1962; l'appel est entendu, et Renée Delorme et Anne Roy, religieuses des petites sœurs auxiliaires du sacerdoce³ s'embarquent pour Rio de Janeiro avec beaucoup d'enthousiasme et aussi sans doute beaucoup d'illusions comme le sont les pionniers d'une expérience toute nouvelle.

1 L'inauguration de la Salle Anne Roy à la Maison de la Parole de Meudon, sur invitation de Mgr Gérard Daucourt, évêque de Nanterre. <http://lamaisondelaparole92.cef.fr/> ; www.youtube.com/watch?v=nslyydP7piE

2 Anne ROY, Auxiliaire du sacerdoce (1925-2008)

3 http://www.auxiliaires-du-sacerdoce.com/site_pages_perso/annee_dom_helder/page_dom_helder.htm

Passés les quelques mois d'adaptation aux gens, à la nourriture, et à la langue du pays, Elles n'ont de cesse de chercher dans l'une des favelas les plus célèbres de Rio un lieu pour y vivre comme les gens et avec eux partageant leurs souffrances et leurs espérances. Au cours d'un de mes voyages au Brésil pendant cette période alors que j'allais visiter une des équipes de mon groupe, la Mission ouvrière saints Pierre et Paul, située dans la région de São Paulo, j'ai fait le détour par Rio pour connaître cette femme, amie de Jacques Loew dont il était beaucoup parlé comme d'une novatrice qui était à la recherche d'une nouvelle manière de faire la mission. C'était une toute petite femme qui accueillait avec un grand sourire et qui avait loué une pièce sur un à-pic de la colline de la favela pour en faire un dispensaire. Elle pensait en effet que c'était le bon moyen de connaître les plus pauvres et de constituer un groupe d'amis pour s'insérer de plus en plus dans ce milieu difficile. Je lui posais beaucoup de questions car j'étais curieux de connaître quelque chose de sa mission dans un univers de violence et de mensonges...

À ma question de savoir ce qui était pour elle le plus difficile à vivre dans cette adaptation, Elle me répondit tout simplement : "Oh, c'est l'école de la samba qui se trouve ici tout près ; chaque fin de semaine les samedis et dimanche ceux qui ont été sélectionnés pour participer au défilé du carnaval font des répétitions à grand renfort de bruit de musique et de chants et ne laissent à personne la possibilité de dormir. Les meilleurs seront sélectionnés pour les trois jours de carnaval il faudra donc une cinquantaine de week-ends de préparation et autant d'insomnie pour les voisins pour mettre au point l'imposant défilé des gens de la favela !"

L'insertion au milieu d'un peuple ne passe jamais par des chemins tracés d'avance. Elle me confiait qu'à la fin d'une nuit sans sommeil, étant finalement tombée d'abrutissement, le cri d'un coq la réveilla en sursaut... Alors elle s'écria : "ah celui-là, au moins, il parle français !" Bien qu'elle ait passé tous ses week-ends à écouter les chants les danses et les cris, elle n'arrivait toujours pas à maîtriser la langue portugaise, et cela restera pour elle un défi permanent. Il lui fallait connaître la samba pour faire connaître aux autres l'Évangile ! À cette époque elle et sa compagne pensaient s'enraciner dans ce milieu difficile pour y établir une tête de pont évangélique et pour permettre à ces danseurs de samba de découvrir la joie de l'Évangile vécu "à portée d'homme" dans leur milieu naturel. Ce ne serait pas eux qui viendraient à l'église; mais l'église elle-même grandirait au milieu d'eux après avoir été semée toute petite semence, invisible aux yeux des statisticiens.

Anne n'ignorait pas les espérances nées de la présence des P.O. dans les quartiers populaires et les usines de France ; elle sentait l'urgence de traduire cette intuition au milieu du peuple chaleureux et bariolé des favelas brésiliennes. Nous avons du mal à nous faire une idée de ce que pouvait être la favela à cette époque où le Brésil éclatait de partout encore prisonnier d'un passé de colonisation et malmené par le bouillonnement sociologique provoqué par le développement anarchique de zones industrielles immenses et du sous-développement des zones rurales abandonnées par ceux qui se risquaient à tenter leur chance dans les villes champignons où le travail mal payé attirait de plus en plus de gens en quête de nourriture et de logement. Les plus entrepreneurs cherchaient coûte que coûte à s'intégrer quel qu'en soient les conditions pour trouver un travail. Une mobilisation désordonnée avait créé des "lieux de survie" la plupart du temps insalubres, voire inaccessibles parce que gagnés sur des pentes vertigineuses comme c'est le cas à Rio ! Dans ces lieux qui se peuplaient d'un peuple de pauvres vivaient ensemble des familles courageuses, des dealers des repères de drogue, et des assassins connus de tous. Malgré

tout la population croissait à un rythme inconnu ailleurs, chacun essayant de se faire admettre tant bien que mal ! La nuit était souvent ponctuée par des coups de feu, des cris, des poursuites, sans que quiconque s'empresse de réagir.

Le jour où j'ai visité Anne Roy, elle avait pensé opportun de m'emmener chez une vieille femme qui habitait dans un coin de la favela d'où on avait une vue imprenable sur la baie de Rio ; elle voulait me faire découvrir que la frontière de la favela ne passait pas par les frustrations et les bagarres, mais qu'il y avait là des semences de sainteté la plupart du temps ignorées. Quittant son dispensaire elle passa devant moi, et nous commençâmes l'ascension du « morro ». Il fallait enjamber les rigoles qui recueillaient tous les débris et éviter les dépôts d'ordures fréquentés par les « urubus », les vautours, sans se préoccuper des enfants qui jouaient dans cet univers comme tous les enfants du monde. Pour entrer dans la maison de la personne qui nous attendait il fallait soulever une lourde bâche et baisser la tête sous une poutre, pour ne pas s'assommer puis s'asseoir... Une vieille planche faisait office de fauteuil d'où on pouvait contempler tout à loisir la baie de Rio, une véritable carte postale en couleurs en relief avec les bruits et les odeurs!... Mais ce qui m'a le plus frappé et m'a fait comprendre à quel point j'étais loin de la réalité, ce sont les casseroles toutes placées en bon ordre autour de la bicoque où nous venions de partager « arroz e feijão » du ris et des haricots. On pense à tout ce qu'on a vu avec ses oreilles ses yeux et son odorat, mais on ne pense pas aux casseroles ! Accrochées aux parois en ordre de grandeur elles brillaient toutes d'un éclat triomphal sans aucune saleté ; elles semblaient être là pour nous dire : "vous êtes accueillis ici par quelqu'un qui vous donne non seulement ce qu'elle a, mais encore ce qu'elle est !" (Comment ne pas penser à la pauvre veuve de l'Évangile ! Mc.12, 41-44). Après les embrassades de coutume nous sommes redescendus. Je n'ai pris aucune photo car j'avais le sentiment d'avoir pénétré dans un sanctuaire où ne pouvaient entrer que des gens dépouillés de toute auto suffisance. Je crois avoir compris ce jour-là ce qu'Anne Roy exprimera plus tard quand elle parlera de son activité missionnaire : "la première chose à faire c'est de sortir de nos institutions, et de nos forteresses, pour **"être avec !"**. Au coude à coude avec les plus petits, connaissant les mêmes difficultés, et partageant les mêmes espérances, car c'est à eux que Dieu a révélé ses merveilles !

*(Mt 11:25 En ce temps-là Jésus prit la parole et dit : « Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux **sages** et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout-petits.»)*

Le schéma classique de nos institutions religieuses rassemblait dans une maison catholique tout le matériel et le personnel nécessaire pour la mission, en attendant que les gens viennent frapper à la porte et demandent un service. Il y avait d'un côté une institution d'église dont il fallait connaître les codes pour être accueilli... De l'autre côté ceux qui ne connaissaient aucune institution mais qui vivaient dans la précarité et dans la misère. Les sœurs expliquent leur découverte sous ces termes :

"Nous croyons que le monde tel qu'il est porte en lui des raisons d'espérer et il nous faut inlassablement les chercher. Notre monde a besoin d'hommes et de femmes qui croient à la justice, au pardon, au partage et témoignent par toute leur vie de l'amour du Christ pour tous. Un chemin un peu fou ! Un chemin pas vraiment dans l'air du temps, mais un chemin de vie, un chemin de bonheur. Quelle que soit notre activité, nous cherchons à travailler avec d'autres, croyants ou non, pour que l'homme soit respecté et qu'il puisse grandir dans son humanité et jusqu'à sa dignité de fils de Dieu, connaître le Christ pour mieux l'aimer, le servir,

pour la plus grande gloire de Dieu : chercher Dieu en toute chose ; la dynamique de notre existence !"

Ce programme va servir de référence aux premières sœurs engagées dans la mission pour répondre à l'appel de Dom Helder. Mais en 1969, sept ans après le démarrage de la mission de Rio, Anne est mise devant un nouveau défi.

Le père Jacques Loew qui a lui-même une longue expérience missionnaire au milieu des dockers de Marseille, a décidé de transmettre les bases de son expérience à divers groupes et congrégations religieuses comme les petits frères de l'Évangile du père de Foucauld, comme la mission ouvrière, s'intéressant à ce qu'il est en train de fonder, comme les groupes de religieuses de toutes origines qui seraient intéressées par cette formation.

Il appelle Anne Roy pour être co-fondatrice avec lui de ce qui va devenir plus tard l'École de la foi, située non pas en Amérique latine, mais à Fribourg en Suisse.

Anne se sent déchirée par ces deux appels apparemment contradictoires : mener à bien la mission au Brésil, ou participer à cette école pour transmettre quelque chose des convictions qui l'ont amenée dans la favela de Rio. Elle ne veut pas tirer un trait sur ce qui a été engagé avec ses sœurs, mais elle découvre dans l'appel de Jacques Loew un chemin d'espérance qui contribuera à coup sûr au renouvellement d'une dynamique de la mission susceptible de desembourber les institutions ecclésiales pour leur faire retrouver la simplicité et la force convaincante de la parole de Dieu vécue en communion fraternelle et en solidarité de destin avec les plus petits et les plus pauvres.

Elle dit oui, mais elle demande au père Loew de limiter son temps de présence aux premières années de l'école sans hypothéquer son retour au Brésil qui sera désormais fécondé par l'urgence expérimentée de l'annonce de la parole de Dieu, comme ensemencement de la graine de moutarde qui deviendra plus tard un grand arbre.

On ne peut que suggérer en quelques mots ce qu'était pour elle cette expérience de rénovation en profondeur. Quand elle en parlait, elle aimait introduire son témoignage avec cette citation du prophète Isaïe :

"Le Seigneur Dieu m'a donné une langue de disciple, pour que je sache apporter à l'épuisé une parole de réconfort, il éveille chaque matin, il éveille mon oreille pour que j'écoute. Le seigneur Dieu m'a ouvert l'oreille et moi je n'ai pas résisté je ne me suis pas dérobé..." (Is. 50,4)

Avec l'aide du père Barthélemy (OP) formé à l'école biblique de Jérusalem et professeur, chercheur à l'université de Fribourg, Jacques Loew propose de mettre en œuvre une formation de base pour que tous les élèves possèdent les outils de la mission et en vivent pour les transmettre aux missionnaires aux pieds nus de tous les pays...

Quels sont ces outils ?

Premier pilier : le programme d'étude sera organisé de façon à découvrir et approfondir systématiquement toute la Bible en tant qu'elle nous révèle la bonne nouvelle du salut, d'Abraham à Jésus-Christ (première année), et de Jésus-Christ à Paul VI (deuxième année).

Deuxième pilier : la vie quotidienne des participants à l'école de la foi, sera la mise en œuvre des communautés renouvelées par le don de l'Esprit Saint, comme elles sont décrites dans les Actes des Apôtres (A. 2,42-46)

Troisième pilier : le troisième pilier est celui de la vie liturgique de chacune des équipes de vie, et de toute l'école aux grands événements marquants des grandes fêtes de l'Église.

Anne profitera pleinement des années passées à Fribourg au contact de témoins exceptionnels qui lui enseigneront les chemins pour entrer dans la parole de Dieu, ce qui lui donnera une compétence insoupçonnée et qui rejaillira ensuite sur toute la mission du Brésil.

C'est en 1970 pendant ces années fribourgeoises que Jacques Loew sollicitera sa précieuse collaboration pour mettre au point les exercices de la retraite qu'il doit lui-même prêcher aux évêques et collaborateurs de Paul VI au Vatican ! Cette retraite est le fruit d'une compétence partagée et priée ensemble pendant plusieurs semaines. Elle sera rédigée et portée à la connaissance de tous par la publication du livre : "ce Jésus qu'on appelle Christ, retraite au Vatican" (Fayard 1970).

De retour au Brésil, Anne va reprendre son rythme de vie auprès des plus pauvres d'entre les pauvres fidèles à l'appel "d'être avec", (**estar com**). Elle va s'approcher, pour autant qu'il soit possible des populations les plus marginalisées par les structures d'une société où les fazendeiros font la Loi. Elle va s'insérer au milieu des travailleurs des bourgades du « sertão », cette région désertifiée par des sécheresses récurrentes et sans vraies relations avec le reste du pays; sauf pour ceux qui se risquent à tenter l'aventure du dépaysement et de l'invasion dans des coins où l'industrialisation commence à bouleverser toutes les habitudes en laissant de côté les moins armés qui ne savent pas lire et doivent nourrir un grand nombre d'enfants avec un salaire de misère.

J'ai été la visiter à plusieurs reprises, à Ruy Barbosa, centre d'un grand diocèse dans l'État de la Bahia. Ma mémoire ne me permet pas de retrouver le nom exact d'une des villes de ce diocèse ou Anne sur la demande de l'évêque avait accepté d'assumer le travail pastoral qui normalement devrait revenir au curé (s'il y en avait un !) Pour se rendre en cet endroit perdu, il fallait, après avoir voyagé des heures durant dans un autobus assez confortable, s'engager sur la seule route, "la route nationale !" d'accès à cette paroisse de la campagne profonde de l'état de la Bahia ! C'était la première fois de ma vie que je faisais expérience d'un inconfort aussi surprenant ! La route n'était pas entretenue depuis longtemps à cause des rivalités qui divisaient les propriétaires des terres avoisinantes ; à cause aussi des sécheresses prolongées et des pluies diluviennes en période hivernale... Elle était alors transformée sur des cinquantaines de kilomètres en un véritable champ de bataille alternant les termitières et des fondrières et forçant le chauffeur à des manœuvres qui mettaient à rude épreuve les plus habitués de ce genre de transport ! Je reprenais conscience de ce qu'Anne avait voulu vivre dès le début de son premier séjour dans une favela de Rio : "estar com !" Être avec, participer à la vie de tous les jours, trouver sa joie à vivre de temps en temps au coude à coude avec les plus chahutés par la vie où les choses les plus simples apparaissent comme des épreuves redoutables et où tout le monde doit se serrer les coudes en prenant conscience que tous sont embarqués sur le même bateau.

Mais il ne suffit pas "d'être avec" en visitant les gens pour leur prêcher la bonne parole. Anne, dans ses insertions les plus diverses a appris l'autre dimension de



la mission : « vivre dans une solidarité qui transforme les personnes ! » Au « **estar com** » qui veut dire "**être avec**", il faut ajouter le "**ser como** !" qui se traduit par: "**être comme**", et qui affecte l'être du missionnaire dans sa conversion progressive à la parole de Dieu, qui lui arrive par le canal des plus pauvres qui ouvrent leur cœur à cette parole.

a première expression insiste sur la localisation... La deuxième expression vise les transformations en profondeur qui s'opèrent dans le cœur du missionnaire à la mesure de sa générosité et de sa constance... Et souvent de sa souffrance, car il a besoin d'être purifié... On pourrait développer ce thème en affirmant : Il s'agit de devenir semblable, "être comme, se vêtir comme, manger comme, dormir comme, penser comme, connaître comme, et prier comme !"

Voici exprimé dans une lettre datée de l'année 2005, le témoignage d'Anne Roy sur la façon dont elle tentait de vivre au milieu des gens et de partager leurs fêtes et leurs espérances.

« Tandis que mes sœurs, engagées dans la paroisse accompagnaient les offices des fêtes pascales, Marie-Jo et moi nous avons adopté la communauté du peuple de la rue! Quelle merveille ! Le jeudi saint sur une table de carton improvisée, un petit temps de partage de biscuits et jus de raisin... puis, progressivement l'entrée dans le mystère. Un homme qui durant des années couchait sous les ponts représentait Jésus. Lavement des pieds à toute l'assemblée, chacun lavant les pieds de son voisin ou voisine. Le prêtre extra pour ce genre de public a simplement consacré, le reste était fait par tous ces hommes et ces femmes si marqués par la vie...Le vendredi saint une grande croix couverte de verdure et de fleurs...Chacun était invité à joindre ses souffrances et celles du monde à la croix de Jésus en allumant une bougie sur cette croix et en disant pourquoi. La croix est devenue un fleuve de lumière. C'était magnifique. Le samedi sous un clair de pleine lune, le feu dans la favela dominant le port de Salvador était signe de mémoire. De même qu'autrefois le peuple d'Israël racontait ce qu'il vivait, nous étions invités aussi à raconter un petit bout de vie en vue de refaire l'histoire »

Cette façon de vivre avec son peuple pouvait être joyeuse, mais aussi douloureuse comme elle l'exprime dans une lettre datée d'avril 2007 :

« Notre Brésil est bien agité par un record de violence qui crée une insécurité de plus en plus grande. Où s'arrêtera cet ouragan de terreur ? Huit autobus par jour souffrent des attaques de brigandage ici à Salvador et dans les grandes capitales. Les prisons sont surpeuplées et loin de favoriser une ré-humanisation on se croirait en guerre civile ! »

Permettez-moi d'illustrer mon propos en vous racontant ce que j'ai vécu les quelques jours passés avec Anne et avec son peuple ! Dans une petite ville de l'intérieur, où je devais célébrer la messe du dimanche, j'ai été témoin de deux faits apparemment sans grande importance et sans intérêt pour la chronique locale.

En entrant dans l'église pour la célébration, je constate avec étonnement que toutes les statues ont été enlevées de leur socle... Chose étonnante dans un pays où l'abondance des statues permet à toutes les dévotions de se donner libre cours ! Anne, remarquant ma perplexité, m'explique qu'il n'avait pas plu depuis des lustres et que toute la population était affectée par cette situation. Pour y porter remède, les gens s'étaient réunis un jour dans l'église, ils avaient prié ensemble comme ils savent prier... Puis ils avaient retiré toutes les statues de leur piédestal pour les emmener en procession et les laisser aux quatre coins de la ville en pénitence, jusqu'à ce qu'ils obtiennent de Dieu une pluie abondante! Au fond de moi-même je dois avouer que je ne pensais

pas qu'il puisse y avoir un lien entre les petits paysans de la Bahia, et les phénomènes atmosphériques qui affectaient la région ! La messe commence par une petite présentation, le signe de la croix et tout se déroule normalement. Après l'homélie, je reviens à l'autel pour l'offertoire... Quelques gouttes d'eau s'écrasent sur la nappe immaculée, signe annonciateur d'un véritable déluge qui transforme l'église en arche de Noé. Tous se mettent à taper des mains, à crier de joie, ils chantent et ils dansent ! J'ai compris ce jour-là, mieux que n'aurait pu le faire une bonne prédication d'un père jésuite que les pauvres sont tout-puissants sur le cœur de Dieu ; ils obtiennent tout naturellement ce que nous ne pouvons pas obtenir, je pensais à cette parole de Jésus : "pourquoi, nous autres n'avons-nous pu expulser le démon ? Par ce que vous avez peu de foi, leur dit-il, car je vous le dis en vérité, si vous avez de la foi gros comme un grain de sénevé, vous direz à cette montagne, déplace-toi d'ici à là, et elle se déplacera, et rien ne vous sera impossible !" (Mt. 17,19-20) nous sommes au coude à coude avec ces tout petits que Jésus oppose aux sages et aux savants et dont il dit que le Fils leur a fait connaître le Père ! (Mt. 17,19-25).

En sortant de cette célébration eucharistique dont j'étais malgré moi un des participants, je me sentais débiteur de la puissance d'une foi qui chez moi était encombrée de rationalisme et de perplexité !

Quelque temps après, nous traversons la seule place de la bourgade, et je repère de loin un homme qui faisait le tour des habitations s'arrêtant de temps à autres pour tracer une grande croix sur une foule virtuelle que lui seul accompagnait dans sa pérégrination. Voyant mon étonnement, Anne m'explique que cet homme d'une cinquantaine d'années avait toujours rêvé de devenir moine. Après plusieurs essais où on l'avait jugé inapte à ce genre de vie, il était revenu dans son bourg portant avec lui la bénédiction de Dieu qu'il déversait sur tous et sur toute chose ! Les gens se signaient sur son passage et l'accueillaient chez eux gentiment, comme s'ils recevaient Jésus-Christ en personne !

Je crois avoir mieux compris ce jour-là, que la mission n'était pas tellement la transmission d'un ensemble de connaissances acquises, mais l'immersion dans les dons de l'Esprit dont nous devons témoigner. Le "**estar com**" doit s'accompagner d'un "**ser como**", être comme lui, lui ressembler, lui le petit auquel peu prêtent attention mais dont la vie de tous les jours reflète la présence d'un autre ! Heureuse ville, heureux village, où la voix des pauvres ébranle les nuages qui déversent la pluie et rendent la terre féconde ! Heureuse ville qui reçoit la bénédiction à toute heure du jour et en toute circonstance car elle accueille l'homme dont la vocation est d'être bénédiction !

Voilà donc les deux pôles de la mission où que nous soyons : s'approcher de ceux qu'on écoute jamais et qui pourtant ont à partager des trésors de confiance en Dieu dans la certitude de son amour. Et quand on s'est approché "**estar com**", se laisser dépayser dans le Vent et dans le feu de l'Esprit, "**ser como**". Sans vouloir faire une théorie de la mission, je voudrais simplement rappeler comment Anne a su faire sienne cette double conviction **jusqu'à manifester comment, pour elle, "vivre c'était le Christ!"**

On pourrait disserter à l'infini sur les qualités acquises par sœur Anne Roy ; on ferait ainsi un portrait ressemblant à ce qu'elle a été parmi nous. Restons-en si vous voulez aux deux pôles

que je viens de signaler et qui me semblent se retrouver et s'approfondir à chaque étape de sa vie :

"Estar com", elle l'a été à la favela de Rio ; elle l'a été en répondant à un appel qui l'a dépaysée en l'arrachant à un peuple qu'elle aimait et en lui demandant d'accompagner avec la compétence d'une accoucheuse experte en oubli de soi, la croissance dans la foi des disciples de l'école de la foi de Fribourg.. Elle l'a encore été en retournant au Brésil et en s'installant dans des endroits où personne n'allait et où il lui fallait garder la porte ouverte pour accueillir tous ceux et toutes celles qui entraient pour se décharger de leur misère. Cette manière **d'être avec** ne s'est pas limitée à une présence auprès des pauvres des villes du sertão bahianais. Elle a aussi répondu à l'appel de ceux et celles qui lui demandaient de les aider à entrer dans la Parole de Dieu pour en faire leur règle de vie, en animant des sessions et des retraites dans le cadre de la CRB et du CETESP ou de la CNBB. Ces rencontres qui exigeaient d'elle de longs déplacements en avion (il faut se souvenir que la plus grande largeur et la plus grande hauteur du Brésil représentent une distance un peu plus étendue que la distance de Lisbonne à Moscou), n'ont jamais été un préjudice pour accompagner les petites communautés naissantes autour d'elle et de la Parole de Dieu là où elle vivait, dans la Bahia.

Cette façon de vivre la mission n'a jamais bradé l'autre exigence complémentaire : **"ser como"**, c'est-à-dire vivre de la même façon, dans une même dépendance de la pauvreté, et dans le même dépouillement permanent pour ne s'appuyer que sur Jésus et sur sa parole. "Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même et prenne sa croix, et qu'il me suive !" (Mt. 16,24).

Elle était aussi à l'aise quand elle cultivait avec amour quelques plans de carotte que lorsqu'elle se plongeait dans l'étude contemplative de la parole de Dieu et de la façon dont la tradition orale des juifs nous la transmet. (sefirot)

J'avais remarqué qu'elle conservait tout près de sa porte un vieux seau rempli d'une eau à moitié croupissante. Par curiosité je lui ai demandé pourquoi ce seau d'eau restait ainsi tout près de sa porte ; elle m'a répondu : "ici l'eau est plus précieuse que 1000 puits de pétrole et je ne veux pas en perdre une seule goutte. Toutes les eaux usées de la maison passent par ce vieux seau et sont recyclées dans mon petit potager. Ce sont elles qui m'ont permis de te faire manger de la salade de mon jardin !

Je relève ici le témoignage d'une sœur brésilienne qui a participé aux sessions et retraites qu'elle a données au centre de formation pour les religieux.

"Il n'y avait aucun chiqué dans son comportement. Elle ne perdait jamais son style inimitable ! Dépourvue de tout superflu elle mettait en premier la pauvreté la simplicité et la sobriété. Qui n'a pas remarqué ses rendez-vous écrits comme tous ses manuscrits sur des papiers de brouillon qu'on lui offrait pour éviter tout gaspillage ! Il n'était pas rare quelle nous surprenne quand nous la recevions dans un aéroport avec seulement un tout petit sac de toile contenant tout ce qui lui était nécessaire. Elle se distinguait des autres femmes qui circulaient dans le même espace, vêtue de Jupe et de blouse de coton bien connue, les pieds dans des sandales très simples, "les tongs" qui lui donnaient la démarche cadencée de celui qui sait d'où il vient et où il va. Nous la reconnaissons de loin venant à notre rencontre avec cette distinction caractéristique. Sur son visage un sourire ouvert, accueillant, recouvrant et révélant en même temps un quelque chose

d'une femme réalisée, heureuse et désireuse d'atteindre la plénitude. Sa façon de s'habiller, de parler, de se présenter, ses affaires, tout reflétait son option de vivre pauvre comme Jésus, et comme les pauvres au milieu desquels Jésus était venu planter sa tente !

Alors qu'elle se savait atteinte du cancer des poumons et que les signes de la maladie qui allait l'emporter se manifestait, elle voulu assumer encore une fois, une dernière retraite pour les sœurs d'une congrégation qui lui était toute proche. Voici le témoignage d'une des participantes : "jamais je n'oublierai cette femme sage et sereine en permanence connectée à la force vitale qui la soutenait : la très Sainte Trinité. Sœur Anne toussait beaucoup. Ses conférences étaient entrecoupées de crise de toux. Aussi, elle avait devant elle une bouteille thermos remplie de tisane chaude; elle ponctuait sa réflexion en buvant quelques gouttes chaque fois que la crise venait à se répéter. Les sœurs, attentives à chaque geste, buvaient chaque parole, comme le don de sa vie qui allait jusqu'à l'extrême. Pendant les intervalles, elle restait la plupart du temps en prière, au soleil, dans la cour contiguë à la chapelle, car la température était extrêmement basse à cette époque. Elle commença la retraite en invitant à faire une action de grâces, un festival de la joie, surtout de la joie intérieure par une vie offerte et par une vie reçue, accueillir les béatitudes dans le dynamisme vital qui nous mène à Dieu, avec la force de contestation qui ne peut être comprise et accueillie que dans la foi. Bienheureuse, disait-elle, la personne qui s'approche de Dieu, gratuitement. Être bienheureuse, c'est la même chose qu'être bénie par Dieu, car il a fait de notre vie elle-même une bénédiction.

Ce qui intéressait tout le monde, ce n'était pas sa façon de parler, car elle parlait le portugais avec un fort accent français qui parfois faisait rire ses auditeurs. Mais leur attention n'en était que plus grande car elle transmettait dans son regard et son sourire toute sa joie de vivre et de transmettre les dons qu'elle avait reçus.

Française de naissance, brésilienne de cœur, comme elle l'affirmait, elle vécut sans titres, sans formalisme, se sentant libre d'aller et venir dans tous les espaces, y compris au milieu des plus violentes polémiques concernant la vie consacrée et l'Eglise institutionnelle ! Dotée d'une singulière habitude de la pratique de la lecture priante de l'histoire, en la situant dans son contexte, en l'éclairant avec la parole de Dieu, elle s'habitua à marcher un pied dans le passé et l'autre dans le présent pour s'orienter vers le futur. Son cœur se remplissait de joie son visage s'illuminait, quand elle partageait son expérience de Dieu à partir de la Parole. Dans cette attitude de sentinelle humble simple heureuse sereine, spontanée, et en même temps, ferme, audacieuse, provoquant pour une vie nouvelle, elle maintenait une posture de serviteur, caractéristique des sœurs de la congrégation des auxiliaires du sacerdoce à laquelle elle appartenait, et à laquelle elle transmettait un sens profond d'appartenance.

Il est temps maintenant d'achever ce témoignage qui me paraît être une des meilleures illustrations de ce qui est entré dans l'histoire sous le vocable de "théologie de la libération".

Libération de soi-même, de son univers familial : famille, pays, culture, comme il fut demandé à Abraham le croyant ! *"Quitte ton pays, ta famille, la maison de ton père, et va vers le pays que je te ferai voir ! Je ferai de toi une grande nation, je te bénirai, je magnifierai ton nom ; sois une bénédiction !... par toi se béniront tous les clans de la terre !..."* (Genèse 12,1-3)

Elle-même a résumé cette démarche dans la formule : **"estar com!"**

On ne peut mesurer la somme de sacrifices et de renoncements dont elle a progressivement découvert la profondeur pour **"ser como"**, c'est-à-dire s'identifier avec Jésus lui-même, le serviteur souffrant par sa communion de plus en plus intense, avec tous les souffrants de ce monde ! "Petite avec les petits, pauvre avec les pauvres, mais bénie à jamais avec ceux à qui Dieu a promis la bénédiction ! Goutte-à-goutte, année après année, elle a laissé le Seigneur retoucher cette tunique de peau qui nous rend opaque à la lumière incréée, pour revêtir le manteau de la lumière et être transfigurée comme l'a été Jésus, en marchant à sa suite jusqu'à embrasser la Croix glorieuse, folie pour les hommes, sagesse et puissance de Dieu pour les disciples de Jésus.

Voici comment elle exprimait ce **"Ser Como"**, être comme...

"Le cancer d'il y a sept ans s'est réveillé et j'ai des métastases au poumon. Voilà Le Seigneur dispose de nos vies, nous sommes entre ses mains. Déjà en traitement oral de chimio ce mois-ci, on va voir l'évolution... J'ai la chance d'être bien soignée et bien accompagnée. Cela a été une surprise car bien sûr je ne sentais rien. Pour l'instant bien que très fatiguée, je suis relativement bien. Un très beau texte de Teilhard de Chardin m'aide beaucoup :

«L'épreuve est venue. Je n'ai pas été définitivement triste, au contraire une joie insoupçonnée a fait irruption en moi parce que dans cette faillite des supports immédiats, je risquais de donner ma vie, j'ai expérimenté d'une manière unique que je reposais sur la consistance de Dieu.»

D'une lettre datée du 5 août 2007...

"La situation actuelle ne me permet pas d'écrire, mais mon cœur est habité par tout ceux que j'aime et que Le Seigneur a mis sur ma route... Je les rencontre chaque jour dans la prière qui trouve ses mots dans les psaumes, seulement là, ainsi la parole qui me manque est assurée et je trouve ce que je veux dire au Seigneur. Je t'envoie ce mot à toi, pour que tu partages à tes frères toute la joie et l'émotion que m'a apporté la belle vierge de Cîteaux et les petits mots de chacun, merci, merci très fort, mon affection à la MOPP ne s'altère pas dans le silence, tu le sais ; j'accompagne et je prie. De fait ma vie "en cellule" du moins 9 heures sur 12, a pris une forme contemplative. Le cancer évolue doucement. Je peux contrôler les moments les plus pénibles. Je suis heureuse, ayant ma tête et ma mémoire qui fonctionnent. Si Dieu le veut, je veux mourir en vie, laissant l'amour tout envahir, le tout qui échappe à la conscience... Dieu est plus que tout, lui seul est Éternel, il nous montre que nous sommes des serviteurs qu'il utilise, mais des serviteurs inutiles..."

Anne a été profondément impressionnée par le martyre d'une femme extraordinaire : Dorothy Day: voici ce qu'elle en a écrit :

« Cette femme extraordinaire vivait depuis 20 ans dans la forêt amazonienne luttant pour préserver la vie des Indiens, si facilement expulsés de leurs terres par des propriétaires "imaginaires" qui s'installent, les expulsent, et exploitent la forêt pour vendre le bois... Une horreur ! Dorothy se savait marquée pour mourir. Elle n'a pas accepté de protection, puisque les Indiens n'en ont pas. La veille présumée de sa mort, elle est allée visiter les tueurs dans leur cachette, a tenté de les dissuader, leur a lu un court passage de la Bible... Le lendemain elle sortait de bonne heure pour se rendre dans une tribu... Elle voit les deux hommes qu'elle avait rencontré la veille, s'approche, va à leur rencontre, leur lit un verset de psaumes. L'un d'eux s'éloigne de quelques pas et tire 6 balles qui l'atteignent à la tête, dans le cœur, et dans le ventre. Elle tombe, la Bible baigne dans son sang répandu. Quelle foi et quel héroïsme ! Quel courage la Parole de Dieu peut susciter dans la personne humaine qui en vit ! Dans le Brésil entier c'est un cri contre la violence et l'impunité des mandataires. Celui-ci dans le cas présent, a été enlevé par avion pour fuir et ne sera jamais repris ! Célébration, culte œcuménique, messes se succèdent partout. Une belle

solidarité religieuse de toutes sortes de croyants ! À l'enterrement des Indiens chantent : « elle n'est pas enterrée elle est semée ! »

Et voilà la toute dernière lettre que j'ai reçue d'Anne Roy :

«Je suis tranquille, envahie parfois d'une joie profonde, tant je sens que ma soif de vivre est celle de la vie PLENA, à jamais. L'onction des malades bien préparée et célébrée dans ma communauté (il y a un an) a ouvert une nouvelle étape de forte spiritualité. Je terminais les chimio à cette époque. Quelques mois de relative rémission, puis, rechute : cette fois les deux poumons. Maintenant, ce sont les os ! Je viens d'être internée neuf jours pour constater la fragilité de ma colonne. Aujourd'hui une lombaire fracturée... Un corset de maintien ! Oui, merci Seigneur de rencontrer la file des pauvres, de ceux qui ne peuvent même pas être soignés... Tu vois, Michel, je ne suis plus en condition de partager beaucoup, la position pour écrire est toujours difficile à trouver et me fatigue ; mais l'expérience de la communion vaut toutes les paroles et beaucoup plus. Nous resterons ainsi jusqu'au jour de la rencontre ! J'ai appris également que Lustiger est atteint d'un cancer grave des os avec une chimio "thérapie lourde"... Beaucoup d'événements pour nous rappeler que nous allons vers la grande rencontre et qu'il faut savoir en témoigner dans la confiance et dans l'espérance.

Et voilà maintenant une conclusion qui illustre la nécessité de «devenir comme» ou «**ser como**»!

«Cette Église de martyrs à laquelle nous appartenons est un stimulant pour aller jusqu'au bout. Le radicalisme dans le don de la vie ne supporte pas de tangente. En revoyant continuellement l'option pour les pauvres, on en arrive maintenant à envisager le « modèle du pauvre » comme un modèle de vie. Cela nous secoue pas mal, car il me semble que nous sommes encore très timides dans l'Église pour adopter ce modèle » !

Anne ROY, Auxiliaire du sacerdoce (1925-2008)

Originaire de Soulaire et Bourg, en Anjou, est décédée le 30 avril 2008 au Brésil, à Salvador de Bahia. Son corps repose en terre brésilienne au milieu du peuple qu'elle a tant aimé et servi durant quarante cinq ans.

Fin 1962, Dom Helder Câmara l'accueille chaleureusement à Rio. Elle partagera la vie des pauvres d'une favela de Copacabana; pionnière de la Congrégation des Auxiliaires du Sacerdoce dans cet immense pays. Anne s'enfonce dans la réalité, apprend la langue, reçoit la joie et l'espérance de ceux qui n'ont rien.

En 1969 le Père Loew l'appelle pour le seconder à Fribourg où il vient de fonder « l'École de la Foi ». L'Écriture sera désormais au cœur de sa vie et de sa mission.

De retour au Brésil, elle part dans le Nordeste où la pauvreté est massive. Sa connaissance de la Parole de Dieu lui donne autorité : formation des catéchistes, des religieuses, des prêtres, des laïcs. Elle traduit les textes fondateurs de la Congrégation pour les jeunes Auxiliaires brésiliennes, travaille à rendre leur charisme accessible à tout chrétien.

Anne a apporté sa contribution à l'Église d'Amérique latine engagée auprès des plus pauvres. Ses articles, ses livres ont un grand succès dans tout le continent latino-américain.

